

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

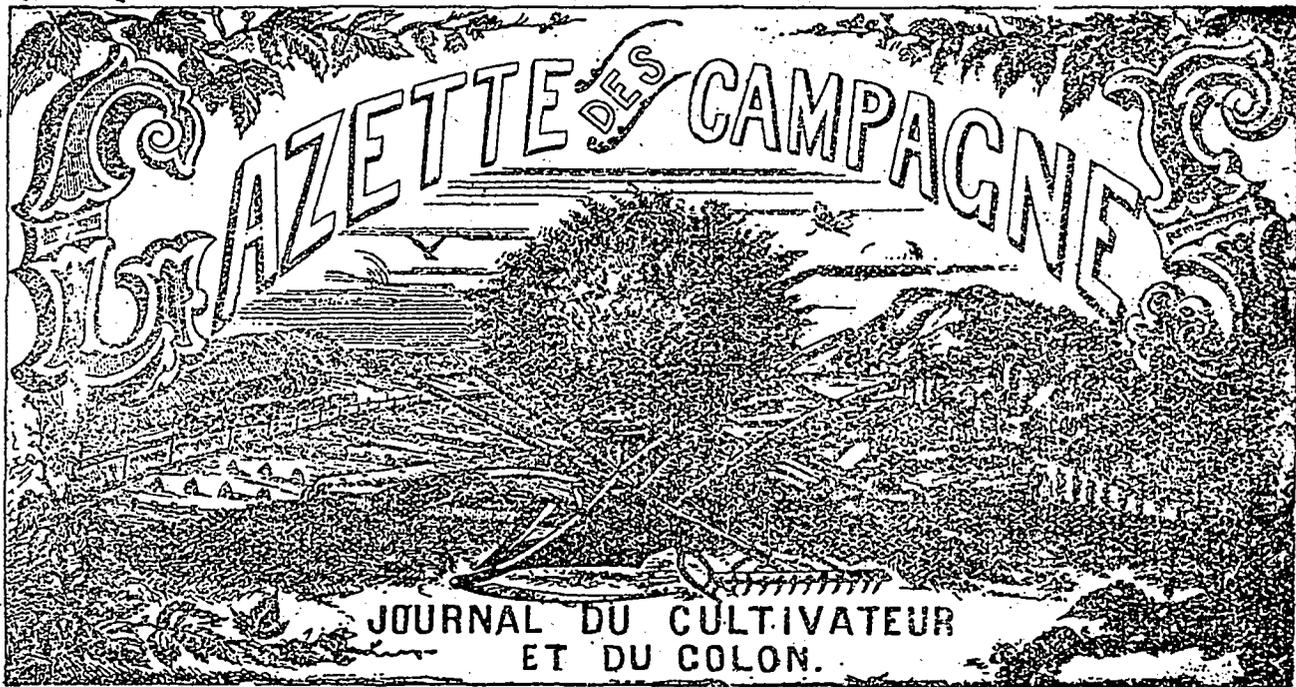
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

15 137



Réd. Mr F Bourgeault
 Pointe-Château

JOURNAL DU CULTIVATEUR
ET DU COLON.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire : FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

SOMMAIRE

Revue de la Semaine : Comment a été accueilli dans plusieurs pays de l'Europe, la dernière allocution de Notre Saint Père le Pape Pie IX où il énumère les violations audacieuses et hypocrites des garanties que le Gouvernement Italien avait données à l'indépendance et à la liberté de l'autorité spirituelle du Saint-Siège.—Démonstrations à Montréal à l'égard des pèlerins canadiens se rendant à Rome; allocution de Sa Grandeur Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke, en réponse aux deux adresses qui lui furent présentées par les membres de l'Union Catholique et de l'Union Allet.

Causerie agricole : Culture du tabac (*Suite*) : Des portes-graines —Parasites, maladies et accidents nuisibles à la culture du tabac.—De la récolte du tabac.

Sujets divers : Nos compatriotes à Manitoba; il importe de prendre les moyens de garder nos compatriotes dans la Province de Québec, si l'on veut rendre effectif le mouvement du repatriement qui s'opère aux Etats-Unis en faveur des canadiens-français.—Correspondance de M. B. C. Gagnon au sujet du repatriement de nos compatriotes actuellement au Détroit.—Causes qui entravent le progrès en agriculture.—La science du ménage (*Suite*) : Convenance des vêtements; d'où vient l'art de bien savoir arranger sa maison.

Choses et autres : Sommaires du *Naturaliste Canadien* et de la *Revue Canadienne*—Lecture sur la fabrication du sucre de betterave, donnée à la Salle du Patroinage à Québec, par M. Ed. A. Barnard, rédacteur du *Journal d'agriculture* et directeur de l'agriculture au Département des Travaux Publics et de l'Agriculture de la Province de Québec.—Beurre artificiel à New-York.—La peste bovine en Europe.

Recettes : Pommade pour les chevaux.—Remède contre la bronchite.

REVUE DE LA SEMAINE

Dans le Consistoire tenu au Vatican le 12 mars dernier, et avait lieu la remise du chapeau aux nouveaux cardinaux, Sa Sainteté le Pape Pie IX a prononcé une allocution où il énuméra les violations audacieuses et hypocrites des garanties que le Gouvernement Italien avait données à l'indépendance et à la liberté de l'autorité spirituelle du Saint-Siège, et dénonça aux Etats catholiques les entreprises criminelles qui ont pour but de détruire l'Eglise catholique en la dépouillant de ses possessions et de la liberté de sa parole.

Cette revendication du chef de la chrétienté est attaquée avec fureur par tous les ennemis de l'Eglise, en Italie, en France et surtout en Allemagne. Mais en Angleterre, où la liberté n'est pas un masque menteur, plusieurs journaux protestants rendent hommage à la vérité et reconnaissent le caractère hypocrite et tyrannique des actes signalés par l'auguste Pontife Pie IX à la conscience du monde civilisé.

Avant de quitter Paris, lisons-nous dans les journaux français, les députés et sénateurs catholiques ont publié la déclaration suivante :

« Les catholiques du Sénat et de la Chambre des députés ont profondément ressenti la douloureuse et respectueuse émotion qu'a excitée dans tous les coeurs catholiques la solennelle allocution du Souverain Pontife.

« Quelques-uns d'entre eux, interprètes de ce sentiment, ont regardé comme un pressant devoir, avant leur séparation, d'en porter l'expression à M. le Ministre des affaires étrangères et d'appeler son attention particulière sur l'aggravation de la situation faite à la papauté.

« Il résulte des réponses faites par M. le ministre, que

PRIERE A NOS **DE PAYER**
 ABONNÉS
 retardataires
AU PLUS TOT.

sa sollicitude n'avait pas cessé d'être éveillée, et que la cause de l'indépendance du Saint Siège trouve aujourd'hui et aura toujours une place sérieuse dans ses efforts. »

Les efforts du Ministre des affaires étrangères en France, malheureusement, ont peu de chances d'arrêter la révolution italienne-prussienne sur la pente où elle est lancée. Mais le jour viendra où la force et l'hypocrisie cesseront d'opprimer la justice désarmée. A cette époque seulement la France pourra se relever de son abaissement actuel.

— Les pèlerins canadiens partis de Québec le 11 avril, ont été le lendemain, à Montréal, l'objet d'une grande démonstration. Les trente-cinq pèlerins dont nous avons déjà donné les noms se réunissaient à l'Evêché de Montréal, au milieu d'un concours immense de prêtres et de laïques. La foule encombrait la chapelle de la cathédrale, et à l'heure annoncée, Leurs Grandeurs Nos Seigneurs de Montréal, de Sherbrooke et de St. Hyacinthe, ainsi que Mgr. Raymond, faisaient leur entrée au chœur, suivis des pèlerins, des membres du clergé, des membres de l'Union Catholique et de l'Union Allet. Les pèlerins ayant pris place au bas de la balustrade, on entonna un cantique à la Sainte Vierge. Aussitôt après Leurs Grandeurs s'approchèrent de la balustrade, et deux adresses furent présentées à Mgr. de Sherbrooke; l'une par l'Union Catholique et l'autre par l'Union Allet.

En réponse à ces deux adresses, Mgr. de Sherbrooke prononça l'éloquente allocution suivante :

Avec la bienveillante permission de Mgr. l'évêque de Montréal, je répondrai aux deux adresses que vous venez de me présenter, et je vous dirai que nous sommes heureux de recueillir sur vos lèvres de si chrétiennes paroles.

Les sentiments que vous venez d'exprimer sont nobles et surs; gardez-les fidèlement au fond de vos cœurs!

Après avoir eu l'insigne honneur de combattre sous le glorieux étendard du Saint-Siège, soldats de Pie IX, vous répétez les paroles de la demi-tribu de Manassé: "Nous sommes prêts à passer à la tête de nos frères et à combattre pour eux."

Oui, en ce grand jour du cinquantième anniversaire de son épiscopat, l'immortel Pie IX sera heureux d'apprendre que vos cœurs et vos bras lui appartiennent encore, et que ses sujets du Canada faisaient avec empressement cette nouvelle occasion de déposer à ses pieds l'expression de leur dévouement inviolable, et de le saluer de leur vieux cri de guerre: "Vive Pie IX, Pontife et Roi!"

Au milieu des grandes douleurs dont l'Eglise est accablée dans ce siècle d'apostasie, pendant que les bons sont soumis à des tribulations qu'ils supportent avec une fermeté toute chrétienne, que les méchants se répandent en imprecations et en blasphèmes contre l'Auguste vicaire de Jésus-Christ, nous assistons à un merveilleux spectacle, celui de ces fidèles enfants de l'Eglise, de ces nombreux pèlerins qui, de tous les pays catholiques, se rendent à Rome pour s'associer aux immenses douleurs de leur Père bien-aimé, lui offrir leurs vœux pour le triomphe de l'Eglise, et verser à ses pieds leurs généreuses offrandes.

Notre pays si profondément catholique devrait-il, pouvait-il rester en arrière dans cet élan admirable des cœurs qui se manifeste vers le Vicaire de Jésus Christ? Non, non; c'est lorsque l'ingratitude et la haine lui prodiguent l'outrage, que les véritables enfants de l'Eglise sentent le besoin de multiplier les témoignages de leur dévouement et de leur fidélité.

Oui, tous les regards sont dirigés vers Rome; la colline du Vatican est devenue sacrée; tous les pays y envoient

leurs pontifes, leurs apôtres, leurs enfants fidèles.

Pourquoi les catholiques du Canada se dirigent-ils vers la ville sainte où l'Auguste Pie IX, au milieu de la terrible tempête suscitée par l'enfer, se dresse comme un phare de salut pour le monde? Un grand évènement va s'accomplir pour le Vicaire de Jésus Christ.

Le 21 mai de cette année terminera une période de dix lustres depuis le jour où ce Prêtre Suprême fut élevé à l'honneur sacré de l'épiscopat. Si le pèlerinage à Rome est bon et utile à tous les jours de l'année, n'aura-t-il pas quelque chose de plus suave et de plus pieux au jour du 21 mai 1877, à l'heure si consolante et si glorieuse du cinquantième anniversaire de l'épiscopat de l'immortel Pie IX?

Dans cette mémorable circonstance, ne convient-il pas que le Chef suprême de l'Eglise catholique soit entouré de ses enfants venus de toutes les parties de l'univers, formant une noble, une belle couronne pour le Père bien-aimé de la grande famille chrétienne?

Oui, comme au XXVe anniversaire de son élection au Souverain Pontificat, nous verrons le spectacle admirable de l'unité catholique prouver que l'Eglise entière est animée d'un seul et même esprit, celui de Dieu, qui la soutient d'une manière d'autant plus puissante et merveilleuse que l'impie attaque avec plus de fureur et de violence, et s'efforce avec plus d'astuce que jamais de la priver de tout secours humain.

Comme tous les autres pèlerinages, le nôtre veut aussi accomplir une sainte mission. "Plus les temps sont tristes, dit Pie IX, encourageant les fidèles à de nouveaux pèlerinages, plus le besoin du secours d'en haut se fait sentir au milieu de tant de dangers; et plus aussi nous éprouvons de joie à voir les vrais fidèles se réunir dans un même esprit, afin d'implorer par leurs supplications, pour Nous, pour l'Eglise et pour leur Patrie, l'effusion de la clémence divine."

"Et certes, aucun spectacle ne saurait être plus beau aux yeux des anges et des hommes que celui qui reproduit, dans ce pèlerinage de la terre d'exil à la patrie, la copie exacte et la fidèle ordonnance du pèlerinage de la terre que les douze tribus d'Israël accomplissaient dans leurs courses communes vers les rivages heureux de la terre promise. Elles marchaient toutes ensemble, chacune dirigée par ses chefs, distincte par son nom, séparée par sa place dans le camp; chaque famille obéissait à ses pères, chaque compagnie à ses capitaines, chaque multitude à ses gouverneurs; et pourtant de toutes ces races, se formait un peuple unique, qui adorait le même Dieu, priait au même autel; un seul peuple soumis aux mêmes lois, au même grand prêtre Aaron, au même envoyé de Dieu, Moïse; un seul peuple enfin qui vivait sous les mêmes tentes, se nourrissait d'un aliment merveilleux, aspirait par des vœux unanimes au même but." (Allocution de Pie IX, en 1867.)

Tels sont les vœux du Souverain Pontife et ses vœux s'accomplissent tous les jours dans le monde catholique. L'objet de notre pèlerinage est donc clairement exprimé: Prier pour le Pape, pour l'Eglise et la patrie. Notre mission est d'affirmer hautement notre foi et les espérances de notre foi, de déposer humblement au pied du Très-Saint Père nos vœux et nos offrandes, l'hommage de notre amour filial et de notre dévouement inaltérable à son Siège et à son auguste personne.

— Ce pèlerinage est donc une éclatante manifestation de notre foi, de la foi de notre pays.

Par la foi, vous êtes tous enfants de Dieu, dit St. Paul: Omnes enim filii Dei estis per fidem. (Gal.....III, 26)

C'est la foi qui unit l'Eglise catholique dans tout l'univers, de manière que tant de millions d'hommes de tout rang, de toute condition, de toute nation, de toute langue ne fassent qu'un peuple.

Cette foi catholique fut le "gage d'union et d'amour que la France remit à ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident, sur les bords des grands fleuves de l'Amérique. Et ceux-ci, l'histoire nous l'apprend, ont respecté les enseignements de leur mère. (Ferland.)

Oui, nos pères, à la fois laboureurs, soldats, missionnaires, ont été des hommes de foi et de dévouement, grands en vertu, ornés d'espérance, et leurs enfants se sont conservés dans l'alliance de Dieu.

Y a-t-il de plus beaux noms dans l'histoire de l'Amérique que les noms de Cartier, de Champlain, de Laval, de Maisonneuve, d'Iberville, de Montcalm et de tant d'autres que je pourrais nommer ?

Y eut-il des cœurs plus dévoués que ceux de Madame de la Peltrie, de Manse, d'une veuve d'Youville, d'une Marguerite Bourgeoise, et de cette vénérable Mère Marie de l'Incarnation, l'honneur et la gloire de notre patrie ?

Ont-ils jamais été surpassés dans leur œuvre civilisatrice les humbles et illustres enfants de Loyola qui, la croix à la main, la charité dans le cœur, allaient au devant de l'Indien, et le soumettaient à la loi de l'Évangile ?

A-t-il coulé un sang plus noble, plus pur, plus généreux que celui des Brebeuf et des Lallemand, des Daniel et des Jogues ?

Voyez ces grandes institutions qui, dès le berceau de la colonie, s'élèvent autour du premier trône épiscopal ! Le Monastère des Ursulines et l'Hôtel-Dieu ; le collège des Jésuites, le Séminaire des Missions Étrangères, l'Hôpital Général, à Québec ; à Montréal, le Séminaire de St. Sulpice, la Congrégation de Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et l'Hôpital des Sœurs Grises. Toutes ces institutions fondées par la religion, survivent fortes et glorieuses à tous les coups de l'adversité : elles sont les œuvres de nos pères.

Louons ces hommes pleins de gloire, qui sont nos ancêtres, et dont nous sommes la race ; ils se sont acquis parmi les peuples une gloire qui est passée d'âge en âge.

La vraie gloire vient de Dieu et non des hommes : elle ne ressemble pas à cette fausse gloire qui a sa source dans des choses vaines, communes aux bons et aux méchants, comme la noblesse du sang, la fortune, les dignités. La vraie gloire est celle qui provient de ce qui est noble et grand, de la vertu, de la force et de la prudence, qui nous rendent meilleurs et vraiment dignes d'estime. Cette gloire, nos pères l'ont acquise par leur docilité sous la main de Dieu, par leur fidélité et leur dévouement à l'Eglise de Jésus-Christ.

Aujourd'hui, l'antique serpent auquel le Vicaire du Christ compare le libéralisme catholique, se glisse dans notre pays si profondément religieux ; il fait entendre d'hyppocrites paroles, promettant la science et la liberté aux enfants d'Adam. Ce menteur depuis le commencement, fascine les yeux, empoisonne les cœurs, répand les mensonges pour briser les liens qui unissent les peuples aux Evêques, les évêques au Vicaire de Jésus-Christ. Il se cache sous les fleurs, garde l'apparence d'une véritable probité, d'une doctrine sans tache, pour diviser les esprits, déchirer l'unité catholique. Ne voyez-vous pas sa tête hideuse ? N'entendez-vous pas ses sinistres sifflements ? N'apercevez-vous pas ses plis tortueux ? Que ferez-vous ? Vous vous revêtirez de l'armure de Dieu pour résister à cet esprit menteur et mauvais, vous protesterez hautement de votre pleine et entière soumission au

Saint-Siège et à son magistère infaillible.

Lors donc que le pasteur infaillible devant lequel nous nous inclinons avec le respect, nous dira comme autrefois aux apôtres : "Et vous, voulez-vous aussi me quitter ?" Nous répondrons avec Simon-Pierre : "Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle." Nous croyons que vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ, que vous avez reçu la mission de nous instruire et de nous guider dans les voies de la vérité ; nous croyons ce que vous enseignez ; nous reprouvons ce que vous condamnez.

Déjà, dans notre patrie par le seul élan d'un dévouement religieux au chef de l'Eglise, deux sortes de tributs à la fois précieux et solennels se sont produits, inspirés et organisés pour le soutien des droits du Pontife Romain. Le premier, tribut d'argent, est celui que l'on nomme le Denier de saint Pierre ; le second, tribut de sang, s'est composé de jeunes gens au cœur magnanime qui se sont enrôlés et qui ont combattu sous l'étendard du Saint-Siège. Mais la même foi et le même dévouement envers celui sur lequel reposent les espérances de la famille humaine, doivent se manifester aujourd'hui par un autre tribut, non plus seulement d'argent, non plus seulement de sang, mais d'intelligence, d'amour, de soumission, d'héroïque dévouement de l'âme tout entière. Ce tribut d'intelligence docile et soumis est, je ne crains pas de le dire, le plus proportionné à la dignité et à la suprême autorité du Vicaire de Jésus-Christ, le plus salutaire à l'Eglise, le plus digne d'une âme qui a des sentiments élevés et généreux.

C'est ce troisième tribut de nos intelligences que nous voulons déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ; c'est le but de notre pèlerinage à Rome, et ce pèlerinage sera pour chaque pèlerin de la province ecclésiastique de Québec une grande et sainte action.

Nous nous agenouillerons aux pieds de Celui qui est le lien et le centre de l'unité, nous prodiguerons les témoignages de notre respect et de notre amour à Celui qui est aussi grand par ses vertus que par ses infortunes ; nous applaudirons à ses combats ; nous encouragerons ses nobles douleurs ; nous protesterons contre les doctrines impies et insensées par lesquelles on tente de justifier ces cruelles persécutions.

Et vous, Messieurs qui ne pouvez nous accompagner dans ce pieux pèlerinage, vous serez unis à nous d'esprit et de cœur, comme nous nous unissons à vous dans une fraternelle charité. Dans une sainte communion de nos âmes, nous demanderons au ciel de longs jours pour ce pontificat si fécond et si glorieux, et cette victoire qui ne fait jamais défaut à la cause de Dieu.

Je serai très-heureux de présenter à l'auguste Captif du Vatican le Calice, *Calicem Salutaris*, que les Zouaves du Canada envoient à leur Pontife et Roi bien-aimé ; je lui offrirai vos cœurs et vos prières ; agenouillés devant les tombeaux de St. Pierre et de St. Paul et des glorieux soldats St. Sebastian et St. Zanon, les pèlerins n'oublieront pas de prier pour les intrépides défenseurs du Saint-Siège.

Soyons sans crainte et sans inquiétude sur l'issue de ce grand combat dans lequel l'Eglise est engagée ; rappelons-nous la parole du Sauveur aux Apôtres, choisissez pour être les témoins de son agonie : sustinete ; demeurons fermes ; luttons sans timidité ; ne nous reposons pas loin du champ de bataille ; soyons au poste d'honneur, et répétons tous ensemble la devise des Zouaves : "Aime Dieu, et va ton chemin."

Les impies ont dit dans leur orgueil : "opprimons le juste ; circonvenons le juste parce qu'il nous est incommode,

qu'il est contraire à nos œuvres : qu'il nous reproche les péchés contre la loi, et qu'il nous déshonore en décriant les fautes de notre conduite. Condamnons-le à la mort la plus honteuse, car si ces paroles sont vraies, Dieu prendra soin de lui.

Les méchants ont eu ces pensées de folie, et ils se sont égarés, parce que leur propre malice les a aveuglés. (Sapientia II. 10. 12. 20. 21.)

Mais le Seigneur a dit par la bouche de son prophète : " J'ai été jeune et j'ai vieilli, et je n'ai point vu le juste abandonné ; le Seigneur ne laissera point le juste entre les mains des pécheurs. J'ai vu l'impie exalté et élevé comme les cèdres du Liban ; j'ai passé et il n'était déjà plus. " (Psaume XXXVI, 25. 35. 37. 38.)

La justice de Dieu est perpétuelle et immortelle : *Justi tiam aeternam perpetuam est, et immortalis* (Sapientia I. 15.)

Aussi nos âmes attendent avec constance le Seigneur, parce qu'il est notre aide et notre protecteur. (Psaume XXXIII 20.)

Merci, messieurs de vos bons souhaits pour les pèlerins de la province ecclésiastique de Québec ; en retour, nous offrons au Très Saint Père l'hommage de votre amour filial, de votre respect, de votre dévouement, et nous implorerons sa bénédiction paternelle et apostolique sur vous et sur notre patrie.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DU TABAC (Suite).

Des porte-graines.—Les plantes destinées à produire la graine, sont choisies parmi celles qui réunissent toutes les qualités des variétés qu'on veut propager.

Pour atteindre plus sûrement ce but, on conserve dans les champs quelques-unes des plus belles plantes qu'on a soin de ne pas étiéer. Celles à tiges fortes, bien nourries, vigoureuses, sans être trop élevées, sont les meilleures.

On les butte, on les arrose et on leur donne des tuteurs pour qu'elles ne soient ni renversées ni lacérées par les vents.

La qualité de la graine sera d'autant meilleure que les plantes mères seront plus saines et qu'on n'y aura pas cultivé à proximité d'autres variétés ; si l'on cultive diverses variétés, on a à craindre la détérioration de l'espèce.

Dans quelques départements français, on destine dès le moment de la plantation quelques pieds pour porte-graines. Ce procédé est radicalement mauvais : d'abord, parce qu'on ne peut savoir à cette époque si les pieds désignés acquerront la vigueur désirée, et ensuite, qu'il n'est pas encore possible alors de choisir les pieds qui réuniront le plus de caractères propres à la variété.

Vingt-cinq plantes soignées convenablement peuvent donner environ deux livres de semence. Les capsules les plus volumineuses et qui mûrissent les premières fournissent la meilleure graine.

Vers la première semaine d'octobre et quelquefois plus tôt, les capsules commencent à prendre une teinte rousseâtre ou brunâtre et qui se fonce en couleur : c'est alors le moment de les récolter par un temps sec au fur et à mesure qu'elles mûrissent ; récoltées par un temps humide, elles se moisissent et se détériorent.

D'autres coupent les plantes quand il y a des capsules qui commencent à mûrir, et les suspendent dans un lieu ombragé, mais sec et aéré, jusqu'à ce qu'elles se soient détachées. Mieux vaut, lorsque la saison n'est pas favorable et que la graine ne peut achever sa maturité, enlever les

porte-graines avec une motte et les porter dans un endroit chaud et éclairé pour les y laisser mûrir.

Les Hollandais qui entourent leurs cultures de tous les soins possibles, ôtent en automne leurs porte-graines de terre et les plantent sur des couches épaisses de fumier de mouton et de matières fécales, dans des endroits aérés et chauds.

La graine qu'on laisse dans les capsules conserve sa faculté germinative pendant trois ans et plus, tandis que celle qu'on en ôte lève difficilement après deux ans de garde ; la graine qui n'a pas atteint sa maturité reste verdâtre et ne germe pas.

À l'approche de l'époque du semis, on écrase les capsules en les frottant entre deux corps durs ou bien on les froisse entre les doigts ; on rejette celles qui ne sont pas développées, car il n'en sort que des plantes débiles et très-sensibles aux moindres vicissitudes atmosphériques.

Parasites, maladies et accidents.—Les parasites qui attaquent le tabac appartiennent au règne végétal et sont mal.

Les plantes parasites qui se montrent surtout redoutables dans certaines situations sont l'*orobanche*. Voici la description de l'*orobanche* telle que donnée par M. l'abbé Provancher, dans sa *Flore Canadienne* : " Tige simple, très-épaisse, d'un jaune brun, sans feuilles mais couverte d'écaillés imbriquées, pâtes, polies, ovales concavées. Epi terminal, glabre, serrée. Corolle recourbée. Étamines sortantes, Bractées pâles et glabres comme les écailles de la tige. Corolle tubuleuse, courbée inférieurement, la lèvre supérieure, en casque jaune. Calice à deux bractées à la base. " Des observations curieuses et intéressantes ont été faites sur la germination des grains de l'*orobanche*, par quelques expérimentateurs. Ils nous apprennent que " les grains de l'*orobanche*, qui sont fort petites, à surface hérissée, confiées à la terre comme les autres semences, restent stationnaires et indolentes pendant plusieurs années, sans donner aucun signe sensible de développement quelconque, tant qu'elles ne sont pas en contact avec quelque racine d'une plante qui leur convienne, mais qu'entraînées par les pluies et les arrosements dans le voisinage d'autres plantes et rencontrées par quelque filet de racine, elles s'y attachent, et dès lors leur germination commence et s'achève ; alors elles se fixent sur les racines qu'elles épuisent, et y restent adhérentes.

Quelques botanistes, contrairement à l'opinion générale, prétendent que les orobanches ne sont nullement parasites, puisqu'ils ne tirent point, disent-ils, leur nourriture des végétaux qui leur servent de point d'appui, mais bien du sol où leur racine adhère au moyen de huit à dix fibres. Elles ne nuisent positivement aux plantes sur lesquelles elles s'appuient qu'en diminuant la masse des sucs nutritifs qu'elles pourraient solliciter et obtenir du sol préparé pour elles, en pressant leurs tiges et en les forgant à une sorte de longueur que dénonce la teinte des feuilles.

Un printemps constamment humide est contraire au développement des orobanches, tandis que les pluies d'été, quelque abondantes qu'elles soient, leur donnent de la vigueur et facilitent singulièrement leur propagation. Un printemps constamment humide est contraire au développement des orobanches, tandis que les pluies d'été, quelque abondantes qu'elles soient, leur donnent de la vigueur et facilitent singulièrement leur propagation.

Le tabac qui est atteint par l'*orobanche* laisse pencher ses feuilles qui se fléchissent comme par une échouresse ; si on se ne hâte d'y porter remède, toute la récolte est perdue. Si, comme cela arrive souvent, l'*orobanche* se montre de bonne heure, avant que les feuilles aient pris leur dévelop-

pement, ou si elles n'apparaissent que tard dans la saison, leurs dégâts ne sont pas considérables.

Pour combattre cet ennemi, il faut détruire les plantes avant leur floraison, et veiller à ce que le dernier pied soit enlevé : sinon on a à craindre inévitablement sa réapparition l'année suivante.

Quelques agronomes ont avancé que le tabac est attaqué quelquefois par une *cryptogame* du genre *uredo* et la considèrent comme la cause de la rouille qui se manifeste par de petites taches rousses ou jaune-orangé sur les feuilles. On remarque rarement cette maladie dans les sols sains, profonds, bien ameublés ; les engrais frais, joints à un temps humide, y prédisposent la plantation. Les gouttelettes de rosée frappées par le soleil produisent aussi de petites taches rousses, analogues à la rouille.

Parmi les parasites animaux, nous avons à signaler entre ceux qui s'en prennent aux feuilles, les limaces et les altises (puces de terre) ; ils occasionnent des dégâts considérables, surtout dans les pépinières, quoiqu'on semble insinuer le contraire en disant : " que l'aéreté des feuilles du tabac en éloigne les insectes. "

On fait la guerre aux limaces le matin et le soir des jours de printemps et d'automne, lorsque le temps est doux et lorsqu'il pleut. Tous les autres moyens qui ont été recommandés, comme la chaux, la suie, le sel, etc., peuvent être d'un grand secours.

Les altises ou puces de terre rongent les jeunes feuilles et n'en laissent subsister en quelque sorte que le squelette fibre-vasculaire, le coton. On a recommandé beaucoup de moyens pour éloigner ou détruire les altises. Dans ce but, lorsque les plantes sont encore couvertes de rosée, ou les saupoudrer avec de la chaux, des cendres, de la suie bien pulvérisée ou de la poussière de chemin.

Parmi les parasites animaux qui s'en prennent aux racines, nous ne mentionnerons que les larves du hanneton, qu'on appelle vulgairement *vers blancs* ; elles causent de grands ravages, et la destruction en est difficile, parce qu'on ne s'aperçoit de leur présence que lorsqu'elles ont déjà commencé leurs dégâts : les plantes qui souffrent de leur présence laissent pendre leurs feuilles et flétrissent ; si on fouille le sol, on découvre les larves et on les détruit.

Si on veut parvenir à l'extermination des vers blancs, il faut, comme le dit très bien le *Bon Jardinier*, dans la suite des hannetons, leur donner la chasse à midi, en secouant les arbres et leurs branches. L'insecte tombe, on l'écrase, et on diminue ainsi la ponte ; si on craint qu'il y ait des vers blancs dans une carré ou dans une planche dans laquelle on a mis des plantes qui craignent leurs ravages, on y met quelques pieds de laitues (salades) qu'ils aiment beaucoup ; de temps à autre on visite ces plantes de laitue, dès qu'elles se fanent, on fouille à leur pied, et on est sûr de trouver un ou plusieurs vers blancs.

Le *jaunissement*, dont il a déjà été question, est une véritable maladie qui a pour cause l'application d'engrais trop frais d'après les uns, et d'après les autres un défaut ou manque d'azote : le jaunissement est très-rare, pour ne pas dire qu'on ne l'observe jamais quand les engrais sont décomposés avant leur enfouissement ou qu'ils ont été enfouis avant l'hiver. Dire la cause probable du mal, c'est indiquer les moyens qu'il faut employer pour le prévenir.

Les accidents les plus imminents auxquels le tabac est exposé sont : au printemps et en automne, les gelées blanches et les orages, comme les vents violents, les pluies torrentielles et battantes et la grêle : ils altèrent ou déchirent les feuilles.

La *rouille*, que nous avons fait connaître plus haut, n'est pas encore connue dans son essence : les causes en sont probablement dans un sol humide ou à mauvaise exposition.

Si ces accidents arrivent avant le pincement, le mal n'est pas complètement destructeur ; la plantation peut encore donner une récolte plus ou moins satisfaisante ; à cet effet, on doit immédiatement enlever toutes les feuilles et écoimer ; cet écoimage a pour effet de faire naître, à l'aisselle de chaque feuille supprimée, un rameau ; on conserve les deux ou trois feuilles inférieures de chaque rameau qu'on retranche au-dessus d'elles, et par là le cultivateur se procure souvent une compensation.

Si des gelées précoces d'automne frappent les côtes, les feuilles pourrissent et sont perdues. Lorsqu'après une nuit froide, le tabac prend une teinte jaune et roussâtre, on doit s'empressement de procéder à la récolte.

De la récolte du tabac.—On reconnaît que le tabac est mûr, d'abord à ses feuilles qui se couvrent de taches d'un jaune-verdâtre, très-apparentes quand on les tourne contre le soleil ; ensuite, à ce que leurs pointes sont inclinées vers la terre, que leur surface est ridée ; et enfin à ce que la plantation devient jaunâtre, qu'elle exhale une odeur plus forte et plus pénétrante, et que les feuilles se cassent facilement quand on les ploie.

Si on fait la récolte plus tôt, il y a perte en poids et en qualité ; toutefois, on ne peut pas différer la cueillette, même si ces signes n'existent pas encore, quand on a à craindre des gelées. Si on attend plus longtemps, tout en perdant ses propriétés aromatiques, le produit diminue aussi considérablement en poids.

La maturité du tabac procède de bas en haut, c'est à dire de la même manière et dans le même ordre que l'évolution et le développement des organes ont eu lieu ; aussi les feuilles de la base sont plutôt mûres que celles du sommet. Les cultivateurs soigneux, qui s'intéressent à cette industrie, ont mis cette notion à profit.

Le succès de la récolte dépend du moment choisi pour la faire, au triple point de vue du degré de maturité de la plantation, du temps et de l'heure de la journée.

Nous avons déjà vu qu'il est de la plus grande importance de ne commencer la récolte que lorsque le tabac est mûr ; nous ajouterons à cette condition indispensable, qu'il importe de la faire par un beau temps et qu'on ne peut la commencer que lorsque le soleil aura dissipé la rosée et les vapeurs du matin.

Le mode de récolte est sujet à quelques variations. On fait la cueillette des feuilles au fur et à mesure qu'elles acquièrent leur maturité ; d'autres fois on fait la cueillette générale des feuilles ; d'autres fois enfin, on coupe la plante entière près du sol. Le dernier mode laisse constater une grande perte sur le produit.

En effet, la récolte se fait quand les feuilles inférieures sont mûres, les autres non encore développées donneraient, en prenant tout leur développement, un plus grand rendement et de meilleure qualité. D'après cela, on devrait se décider à faire la cueillette des feuilles au fur et à mesure de leur maturité et abandonner définitivement le mode de récolte par plante entière et de cueillette générale ; mais il est des cas où il est presque indispensable de faire la récolte en tige, si l'on ne veut pas s'exposer à n'obtenir qu'un produit dépourvu de qualité. Le tabac, comme on sait, doit se dessécher lentement. La dessiccation doit concentrer les sucs, mais ne peut les altérer. Si l'altération en a lieu, la fermentation, qui relève à un si haut degré les qualités qui

font rechercher le tabac, devient très-difficile sinon impossible, et le produit diminue singulièrement de valeur.

Or, dans certains pays où les feuilles de tabac sont souvent épaisses, peu saturées d'eau, celles-ci ne tarderaient pas, sous l'influence d'un climat chaud et sec, à s'altérer par une trop prompte dessiccation.

Les habitants de la Virginie, aux Etats Unis, ont appris par l'expérience, que, pour leur conserver toutes leurs qualités à l'état de germe, ils doivent transporter au fur et à mesure de la cueillette, les feuilles de tabac dans des endroits ombragés, ce qui devient quelquefois onéreux; ou bien faire la récolte en tige; de cette façon, les feuilles gardent plus longtemps leur humidité.

Dans certains endroits, on ne fait la récolte en tige que par esprit d'économie et en vue de l'augmentation du poids des feuilles; mais leurs tabacs sont en général très-peu riches en principes salins et ont quelquefois un parfum détestable.

On pense aussi que les feuilles non mûres au moment de la récolte mûrissent pendant la dessiccation. On se trompe: la vie active, la chaleur, la lumière et l'air sont le cortège indispensable pour amener la maturité parfaite du tabac.

(A suivre.)

Nos compatriotes à Manitoba

Dans notre dernière Revue, nous avons publié une magnifique lettre du Révd. Père Lacombe, missionnaire à la Rivière-Rouge, au sujet du repatriement de nos compatriotes, dans une des provinces de la Puissance, à Manitoba. Nos lecteurs seront heureux d'apprendre, par une correspondance qui nous est adressée par M. B. C. Gagnon, du Détroit, que ce mouvement dû à l'un de nos dévoués missionnaires est favorablement accueilli par nos compatriotes actuellement aux Etats Unis, et que l'Hon. M. Pelletier, ministre de l'Agriculture à Ottawa, prête son concours à cette œuvre patriotique.

Pour notre part nous voudrions voir l'Hon. Ministre de l'Agriculture, M. Pelletier, étendre sa sollicitude sur nos compatriotes canadiens-français actuellement dans le pays et que la nécessité, avant peu, portera à prendre le chemin des Etats-Unis; nous voudrions, disons-nous, qu'il protestât énergiquement contre l'indifférence de son chef, l'Hon. Premier ministre Mackenzie pour tout ce qui se rattache aux intérêts de la Province de Québec, et que dans cette protestation il fut secondé par ses honorables collègues de notre province.

On ne peut facilement s'expliquer comment l'Hon. M. Mackenzie ait refusé de venir en aide aux nombreux colons du Saguenay en les privant d'une allocation qui leur permettrait d'ouvrir un marché à leurs produits, malgré tout ce qui s'est dit de favorable à cette localité dans le Comité d'immigration au Parlement Fédéral. Ce refus infailliblement devra nécessiter l'expatriation d'un grand nombre de colons, qui prendront le chemin des Etats-Unis et remplaceront nos compatriotes de ces endroits qui se rendent à Manitoba. Ce mouvement qui s'opère parmi nos compatriotes aux Etats Unis, en faveur de Manitoba, doit être applaudi par tous les véritables amis du pays; mais nous applaudirons davantage si l'on faisait tant soit peu d'efforts pour conserver dans la Province de Québec les colons fixés au Saguenay, que l'on se plût à appeler le territoire le plus important pour la Province de Québec. On le sait, ce qui manque pour retenir les colons sur ces terres fertiles qui ont exigé de leurs parts de si grands sacrifices et de si pénibles travaux, ce sont des voies de communications; mais l'Hon. M. Mackenzie a refusé son concours à ceux qui demandaient à son Gouvernement d'aider à la construction d'un chemin de fer qui reliait le Saguenay à Québec.

Il est du devoir des Honorables ministres Fédéraux qui représentent les intérêts de la Province de Québec de se rendre aux instantes demandes des colons du Saguenay, dussent-ils pour cela forcer la main de l'Hon. M. Mackenzie qui donne

pour prétexte que les finances du trésor fédéral ne lui permettent pas de faire aucun déboursé en faveur du Saguenay. Que l'on diminue des dépenses moins urgentes que celle-là, et tout ira pour le mieux, au point de vue de la colonisation des terres si fertiles du Saguenay.

Voici la correspondance que nous adresse M. Gagnon:

Détroit, Michigan, 15 avril 1877.

Monsieur le Rédacteur,

Veillez de m'insérer dans les colonnes de votre journal, les résolutions ci-dessous que les citoyens canadiens-français ont passées dans une assemblée convoquée par le Dr. Whiteford, l'infatigable agent d'immigration du Gouvernement canadien, pour le Manitoba. Quiconque connaît la popularité du Dr. Whiteford à Détroit, où il réside depuis nombre d'années, et l'intérêt qu'il porte à la noble cause canadienne-française dans l'Ouest des Etats-Unis, sait déjà d'avance qu'il y avait foule dans la vaste salle de l'école du Sacré-Cœur, mercredi le 11 du courant, pour entendre cette voix patriotique qui mérita toute notre confiance et notre sympathie.

A 7 1/2 heures P. M. les citoyens se forment en assemblée et M. Michel Beaudin propose, secondé par M. Pierre Ouellet que M. Magloire Fournier soit nommé Président.

M. le Dr. Whiteford propose, secondé par M. Edouard Rascioet, que M. B. C. Gagnon, soit nommé Secrétaire.

Les officiers ayant pris leurs sièges, le Dr. se lève et dans un discours vraiment patriotique, fait une minutieuse description de la nouvelle Province du Manitoba, et des immenses avantages que notre Gouvernement offre aux canadiens résidant aux Etats-Unis, dans ces vastes territoires encore incultes, quoique d'une fertilité étonnante. Il a fait voir que dans cette nouvelle patrie le canadien retrouvait les coutumes et les usages de ses ancêtres, que là aussi il retrouvait sa religion dans toute sa pureté et sa langue dans toute sa vigueur.

Enfin le digne agent a terminé son discours par un appel chaleureux à tous ses compatriotes de retourner dans un pays où ils retrouveraient le bonheur, la prospérité et un brillant avenir dans les fertiles terres du Manitoba. Et le Dr. Whiteford n'a-t-il point toujours montré son patriotisme en travaillant efficacement et sans relâche aux intérêts canadiens des Etats de l'Ouest? La belle Société de St. Jean Baptiste du Comté de Wayne ne lui doit-elle pas sa fondation! L'Institut Cosmopolitain Français de Détroit n'a-t-il pas été fondé au prix de ses talents et de son dévouement? Récemment encore le Dr. Whiteford n'a-t-il pas offert ses services gratuits comme Rédacteur d'un journal français lequel, malheureusement n'a existé que peu de temps? Et dans cette assemblée n'a-t-il point été l'écho fidèle de ces vaillants français qui s'exilèrent de leur patrie pour venir défricher les forêts jusqu'alors vierges du Canada et faire des vallées du majestueux St. Laurent une seconde patrie que les Lallemaut et les Brodeur ont cimentée de leur sang.

Le gouvernement canadien aurait-il choisi un homme plus dévoué, plus patriotique que le Dr. Whiteford pour travailler à faire entrer au sol natal ses vaillants compatriotes? Espérons que nos gouvernants lui continueront cette confiance qu'il mérite à si juste titre, de même aussi qu'ils continueront de procurer aux Canadiens les avantages de se repatrier. L'honorable C. A. P. Pelletier, ministre d'Agriculture se tiendra, j'en suis sûr, à la hauteur de sa noble mission, et nous espérons que cet honorable monsieur marchera d'un pas ferme et inébranlable dans le sentier du devoir et de la justice.

Après que le Docteur eut terminé son discours, les résolutions suivantes furent proposées:

M. B. C. Gagnon propose, secondé par M. le Dr. Tanguay, un vote de remerciements à l'Honorable C. A. P. Pelletier, Ministre d'Agriculture, pour l'énergie et l'activité qu'il déploie pour procurer aux Canadiens résidant aux Etats Unis, de repatrier sur les fertiles terres du Manitoba.

M. Edouard Rascioet propose, secondé par M. Pierre Ouellet, que les efforts constants et patriotiques du Dr. Whiteford, agent d'immigration à Détroit, pour engager nos compatriotes à se diriger vers les plaines fertiles du Manitoba, efforts déjà couronnés d'un si beau succès, méritent aussi les remerciements des Canadiens-français des Etats Unis et du Canada en général.

M. le Dr. Whiteford propose, secondé par M. Siméon Vézina, un vote de remerciements à M. le Président et à M. le Secrétaire, et l'assemblée s'ajourne.

MAGLOIRE FOURNIER, Président,
B. C. GAGNON, Secrétaire.

P. S.—Des personnes bien informées nous assurent qu'il y aura un fort courant d'immigration ce printemps, du Michigan, des Illinois, etc. Bon nombre de familles partiront aussi de la Province d'Ontario sur les instructions du Dr. Whiteford et des pamphlets distribués dans différents villages.—B. C. GAGNON.

Causes qui entravent le progrès en agriculture

Monsieur le rédacteur,

La bienveillance avec laquelle vous accueillez tout ce qui se rattache à l'agriculture m'encourage à vous soumettre quelques observations que j'ai faites souvent moi-même en parcourant nos campagnes.

Il n'est pas toujours possible au petit propriétaire, au modeste cultivateur, de se procurer les machines agricoles, les instruments perfectionnés qui sont appelés, dans un avenir peu éloigné sans doute, à jouer un rôle des plus actifs dans la grande culture. Il ne lui est pas non plus toujours facile d'expérimenter sur les quelques arpents de terre qu'il possède, les découvertes si admirables de la science; mais il a mille moyens à sa portée d'améliorer ses terres, d'en augmenter les produits, et, cependant, malgré de nombreux exemples, malgré les conseils souvent réitérés des hommes compétents, et les enseignements offerts par les journaux agricoles par une ignorance inqualifiable ou une négligence coupable le cultivateur reste témoin impassible, je dirais volontiers indifférent des pertes qu'il pourrait facilement éviter.

C'est de lui que l'on pourrait dire, avec le Psalmiste: Il a des yeux et ne voit point. Je ne veux aucunement parler ici, Monsieur le rédacteur, des pertes causées par les fléaux naturels, comme la grêle, la gelée, une pluie trop abondante ou une chaleur excessive, mais seulement de celles qui résultent du fait du propriétaire lui-même, mais de celles qui sont pour ainsi dire son œuvre volontaire et inconsciente.

Ainsi: nous voyons, dans les travaux de première importance, la négligence apportée dans la préparation des semences (on sème trop souvent encore ses céréales mélangées de graines étrangères); le défaut de sarclage qui en perpétue et en multiplie les espèces; le retard et la lenteur de la moisson; le battage défectueux, la tendance irrésistible et condamnable qui porte à détruire les petits oiseaux insectivores, ces auxiliaires si dévoués et si utiles de l'agriculture; le défaut de soin et de prévoyance dans l'économie du bétail et principalement dans le logement des animaux; il n'est pas rare de rencontrer aujourd'hui encore des étables fort mal tenues où l'air est vicié par des infiltrations invétérées, par le voisinage infecté des mares renfermant des eaux croupies et corrompues, par une ventilation mal combinée, souvent nulle ou complètement insuffisante.

Je pourrais encore, Monsieur le Rédacteur, continuer cette énumération aussi triste que monotone des pertes que le cultivateur subit journellement et auxquelles il lui serait cependant facile d'échapper; mais il en est une sur laquelle je veux tout particulièrement insister, c'est celle qui résulte de la négligence apportée dans la production des fumiers, dans les soins qu'ils exigent et dans leur emploi.

On ne saurait assez répéter à nos cultivateurs, qu'en disposant les fumiers sous les toits de façon qu'ils soient constamment lavés par les eaux des pluies ou brûlés par les ardeurs du soleil, ces engrais perdent en partie tous leurs principes fertilisants; répartis-les encore et toujours, qu'ils ont tort de s'obstiner à laisser leurs engrais se décomposer entièrement et se transformer comme ils le disent eux-mêmes à l'état de *beurre noir*, et qu'ils subissent de ce fait une double perte résultant du peu de quantité et du manque à peu près complet de qualités nutritives. Disons-leur encore qu'en laissant leurs fumiers exposés par petits tas dans les champs avant de les enfouir, ces engrais perdent une partie de leurs propriétés par l'évaporation des sucs qu'ils renferment.

Mais, me direz-vous, Monsieur le rédacteur, comment faire

pour rendre plus soigneux et plus prévoyants les cultivateurs de nos campagnes? comment leur faire ouvrir les yeux sur le résultat ruineux de pertes incessamment répétées? Le seul moyen, je n'hésite pas à le proclamer bien haut, c'est l'instruction, agricole: tout est là.

L'homme est le grand moteur, le principal agent agricole, et c'est surtout lui qu'il faut améliorer, c'est-à-dire instruire.

Nul plus que vous, Monsieur le rédacteur, n'a le sentiment de cette vérité, vous qui, par la voix de votre estimable journal, propagez le mouvement intellectuel agricole dans nos campagnes avec un dévouement au-dessus de tout éloge et que d'ardentes convictions peuvent seules inspirer; aussi est-ce avec une confiance illimitée que je sou mets ces quelques observations à votre appréciation en vous priant d'en faire tel usage que vous jugerez utile.—A. M.

La science du ménage

Convenance des vêtements.—L'ornementation consiste encore dans la convenance des vêtements, qui doivent être non-seulement propres, mais en rapport avec la fortune et avec l'âge.

Nous ne voulons pas nous appesantir sur ce dernier mot, qui semble nous importer peu à cette heure; il est certain cependant que bon nombre de femmes deviennent bien ridicules en voulant persuader à tout le monde, par leur mise hors de saison, qu'elles ont toujours vingt ans et rien que vingt ans.

Ne vous souvient-il pas des sourires malins et des demi-mots échangés avec vos compagnes à la vue d'une toilette rose ou jaune pâle, dessinant avec affectation une taille comprimée, pour paraître svelte?

On rira de vous aussi; vous n'aurez pas toujours dix-huit ans, et un jour aussi vous deviendrez....

Sachez toujours avoir votre âge.

Nous n'avons pas à nous occuper directement de toilette; mais nous voudrions bien vous persuader qu'outre cette toilette du dehors dont vous vous parez pour plaire, il y a aussi une toilette d'intérieur que vous devriez soigner pour vous faire aimer de votre famille.

Pour celle-là le bon goût et l'affection suffisent toujours.

Soyez mise de manière à pouvoir vous présenter devant des étrangers sans avoir à rougir de votre négligence. N'est-ce pas ridicule qu'une femme soit obligée de s'enfuir dès qu'elle aperçoit des visiteurs?

Un vêtement propre, simple, mais de bon goût, sur lequel se montre un tablier de cuisine, n'est pas une honte, mais une recommandation.

Rien, du reste, n'ôte aux inférieurs le respect qu'ils nous doivent comme une mise trop négligée, qui semble nous faire leurs égaux.

Même dans ses habits de travail, au milieu des ouvriers, la maîtresse de maison doit être reconnue à son costume.

Non-seulement elle doit savoir mieux porter un vêtement, mais aussi elle doit savoir moins le salir.

Elle doit encore s'accoutumer à s'habiller, s'il le faut, plusieurs fois le jour, mais assez activement pour qu'on ne s'aperçoive de son absence.

Une femme qui a le sentiment du bon goût et des convenances improvise facilement une toilette toujours élégante et en rapport avec ceux qu'elle reçoit; et ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire: Sa journée se compose de trois actions; elle s'habille, elle babille et se déshabille.

D'où vient l'art de savoir arranger sa maison.—L'arrangement d'une maison dépend sans doute de l'éducation reçue, mais il est surtout le résultat d'un certain tact qui devine ce qui va mieux et ce qui plaît davantage.

L'ordre et la propreté peuvent devenir tout matériels; il est possible de former une domestique à mettre chaque chose à sa place et à ne jamais laisser accumuler la poussière; mais l'arrangement tient à l'âme, même à la vertu.

On dit de certaines personnes qu'elles ont le beau dans le regard. Cela est vrai; seulement le beau n'est pas dans leurs yeux, mais dans leur âme.

Sous leur main tout se transforme: le rideau qu'elles ont suspendu prend les plis plus gracieux, la tapisserie qu'elles ont choisi

nie à plus de fratehour, les meubles qu'elles placent ont plus de brillant, les fleurs arrangées par elles ont plus de l'éclat.

Vos lectures du pensionnat, vos études, l'exemple de vos matresses, les petits soins donnés à votre linge, à vos livres, à la chapelle, vous initieront à ces gracieux secrets que vous devez tant désirer connaître, et qui transforment en délicieux séjour des maisons qui sembleraient à peine habitables.

A quoi tient cet arrangement.—Cet arrangement dépend de si peu et de tant de choses!

Ce n'est pas tel meuble, tel tableau, tel vase de fleurs, telle exposition de la chambre qui le produit; c'est tout cela et quelque chose de plus. C'est la main qui dispose les objets; c'est un je ne sais quoi qui va au goût des personnes de la maison.

S'agit-il d'un salon? ne consultez que votre bon goût et un peu vos souvenirs. Vous saurez tout de suite l'art de garnir un cheminée, de placer des tableaux, d'harmoniser la couleur des fauteuils avec celle de la tapisserie, d'enlever ce qui choquerait l'œil d'un étranger.

S'agit-il de la chambre de ceux que vous aimez, de votre père, de votre grand-mère plus âgée, qui ne peut plus elle-même se faire un peu plaisir? consultez votre cœur et les goûts que vous leur connaissez.

Que votre père ait toujours son linge l'ien blanc, et qu'il sache que c'est vous qui le lui préparez; le linge est à peu près le seul luxe d'un homme, et il y tient quand la main qui en prend soin est une main aimée.

Entourez votre grand-mère de ces délicates attentions que regrettent les vieillards et qu'ils n'osent demander.

Écartez de sa chambre tout ce qui l'encombrerait et y laisserait des miasmes nuisibles à sa santé; mais tenez-y abondamment ces provisions légères, ces douceurs de fantaisie que vous savez lui faire plaisir.

Les vieillards aiment les vieilles choses qui leur ont longtemps servi; mettez à sa portée ses livres d'autrefois, ne changez rien de place sans qu'elle y consente, et placera-t-elle un objet d'une manière choquante, respectez cette manie.

S'imaginer-elle être encore utile? fournissez-lui tout ce qu'elle demande; étalez et louez son activité et son succès; demandez-lui conseil sur tout.

Son appartement devrait être le plus commode et le mieux tenu.

(A suivre.)

Choses et autres

Le Naturaliste Canadien.—Sommaire de la livraison du mois d'avril: L'instruction publique; Les plantes mellifères du Canada; Les minéraux canadiens; Faune canadienne; Avis; Informations; Bibliographie: le *Journal d'agriculture* et la *Revue de Montréal*.

La Revue Canadienne.—Sommaire de la livraison du mois de mars: I. Le christianisme dans l'Histoire.—II. Le marquis de Montcalm (fin).—III. Notre-Dame de la Guadalupe du Mexique.—IV. Le pays des fourrures.—V. Mathilde de Canosse.—VI. Bibliographie.—VII. Chronique parisienne.—VIII. Chronique du mois.

Lect. sur la fabrication du sucre de betterave en Canada.—M. Ed. A. Barnard, rédacteur au *Journal d'agriculture*, a dû donner une lecture sur cette importante question, à la Salle du Patronage à Québec, mardi dernier. Nul doute que les cultivateurs des environs de Québec ont dû se rendre en grand nombre afin d'être renseignés sur cette culture de la betterave qui à plusieurs points de vue pourrait leur être d'un grand profit. L'essai qui en a été fait l'été dernier, dans plusieurs localités, n'a pas donné tous les résultats désirables, car la semence n'a pu en être faite dans des circonstances favorables. Nous n'hésitons pas à dire que le Département de l'agriculture se ferait un plaisir d'expédier gratuitement des graines de betteraves à ceux qui en feraient la demande au Département, dans le but de tenter de nouveau la culture de la betterave à sucre.

—M. J. E. Tétu, agent d'immigration à Dufferin, Manitoba, a dû partir de Québec pour l'Ouest, mardi. Il dit que la naviga-

tion de la Rivière Rouge va s'ouvrir le 20, le plus tard. On s'attend à Manitoba à une forte immigration pour cette année. On porte le chiffre des immigrants à au moins 12,000.

Beurre artificiel.—On dit que le beurre artificiel fabriqué à New-York, est aussi bon que le vrai beurre. Il se compose de suif, de lait sûr, d'un peu de carbonate de soude, et d'anotto.

La boisson.—La ville de Philadelphie paie au-delà de \$21,000-000, par année, pour la boisson qui s'y consomme. Cette somme est en grande partie payée par les pauvres et les travailleurs.

La peste bovine en Europe.—Les nouvelles les plus récentes relatives à la peste bovine accusent une recrudescence très-sérieuse dans plusieurs contrées de l'Allemagne du Nord, de la Belgique et de l'Angleterre. C'est la Saxe qui est la contrée la plus maltraitée en Allemagne. Le fléau sévit aux environs de Londres et on est obligé de soumettre à la plus rigoureuse surveillance les animaux envoyés aux marchés qui approvisionnent cette gigantesque métropole peuplée de 4 millions de bouches humaines les plus carnivores, par tradition, de tout le monde civilisé.

Nos éleveurs qui recherchent les reproducteurs anglais pour leur gros et menu bétail comprendront la nécessité d'ajourner indéfiniment leurs projets d'achats.

RECETTES

Pommade pour les cheveux

Cette préparation s'emploie, avec un grand succès, lorsqu'auprès une maladie grave les cheveux commencent à tomber. Mais elle est surtout très-efficace pour faire repousser les cheveux des enfants dans le cas où une contusion aurait, on se refermant, laissé une partie de la tête dépourvue de ses cheveux.

Mélez ensemble, et par parties égales, du jus d'oignon blanc, du beurre frais et de la graisse d'oie; ajoutez-y un peu d'huile d'olive et battez ce mélange jusqu'à ce qu'il ait la consistance d'une pommade. Mettez en pots, et servez-vous en tous les jours pendant un certain temps.

Remède contre la bronchite

Se procurer des navets et les couper par tranches qu'on dépose dans un récipient, de manière à ne former qu'une seule épaisseur, superposer une couche de sucre, puis de navets, puis de sucre, etc.

Confire pendant quelques heures (sans y ajouter de l'eau, afin de donner aux navets le temps d'exprimer leur suc, ce qui produit un liquide assez abondant. Recueillir cette substance, la mettre bouillir pendant quelques instants pour en faire évaporer l'acreté et laisser refroidir.

Cette préparation devient un sirop fort agréable dont il faut prendre une légère dose de temps à autre. Les effets bienfaisants ne se font pas attendre.

S'abstenir surtout de vin pur. Le vin pur provoque, entretient à tout et nuit à l'efficacité de tout remède.

Traité sur la culture du tabac.

A VENDRE à la Librairie agricole de la *Gazette des Campagnes*: "Petit traité sur la culture du tabac, par Ls. N. Gauvreau, écrivain, N. P., de l'Isle-Verte.—Prix 5 cts., postage payé. Aussi: Graines de tabac Connecticut, 5 cts. le paquet.

ANIMAUX A VENDRE

A la Ferme-Modèle du Collège de Ste. Anne

LE roussigné offre en vente un choix d'animaux pur-ayrshires: Six taureaux de deux ans; deux taureaux de un an et quinze veaux du printemps.

S'adresser, à Ste. Anne de la Pénitence, à

AUGUSTE FORTIN, chef de pratique,
A la Ferme-Modèle de Ste. Anne.